

PAS DE CŒUR



Madame Déclins siècle. — Allons, Freddie, ne pleure pas comme ça, c'est très laid. Comment, tu voudrais que ta maman te porte ? Voudrais-tu donc que je mette dans la boue les pneus neufs que je viens d'acheter ? Tiens, Freddie tu n'as pas de cœur.

pas à paraître. Au nombre de quatre, les derniers venus avaient pour tout vêtement un magnifique jupon d'hermine et de plumes d'aigle et une coiffure composée des mêmes riches matériaux. Deux d'entre eux, représentant "la nuit", étaient peints en noir de jais, au moyen de graisse et de charbon, et de nombreuses taches blanches parsemaient leurs corps d'étoiles ; les autres, aussi rouges que le vermillon les avait pu faire, étaient bariolés de raies blanches figurant les "rayons du matin", et symbolisaient le jour.

"Ces douze personnages, seuls engagés dans la danse proprement dite, la répétaient chaque fois sans variation apparente. Nombre d'autres Indiens représentant les divers animaux du pays, ajoutaient encore à l'étrangeté de la scène.

"Tout se faisait sous la direction du vieux maître des cérémonies, simplement vêtu d'une couche épaisse d'argile jaune qui lui recouvrait même les cheveux. A chaque reprise de la danse, son indispensable pipe sacrée dans les mains, il sortait de la loge suivi d'hommes portant les crécelles et de quatre vieillards peints en rouge, coiffés de plumes d'aigle et chargés de tambours en forme de tortue. Les cinq acolytes s'asseyaient et chantaient au bruit de leurs instruments pendant que l'ordonnateur criait à pleine voix vers le Grand Esprit. Du côté opposé, deux hommes barbouillés de jaune, accroupis sur le sol et vêtus de fourrures d'ours gris sous lesquelles ils cachaient leur visage, grondaient sans cesse, faisant mine de dévorer tout ce qui les approchait ou de se précipiter au milieu de la danse sacrée."

Après chacun de ces intermèdes sacrés, dont le caractère varie, les acteurs rentrent dans la loge et les guerriers reprennent leur danse et leurs hurlements. Puis, cette veillée des armes terminée, ils se lancent dans le sentier de guerre pour leur expédition de pillage ou de vengeance.

D'après les journaux américains, la terreur que ces danses sèment dans tout le Dakota est telle que les colons, à vingt lieues à la ronde, abandonnent leurs fermes et fuient en emportant tout ce qu'ils ont de précieux. Du reste quelques blancs isolés ont déjà été surpris et massacrés par les Indiens.

La guerre semble donc inévitable et peut-être au moment où nous écrivons est-elle déjà commencée. Quel en sera le résultat ? Il ne saurait être douteux, hélas ! Ce sera l'écrasement définitif de cette si intéressante race des Peaux-Rouges que de bons traitements eussent pu gagner à la civilisation et qui, exaspérés par de continuels mépris de justice, ne sont plus qu'un danger constant pour la société américaine.

LOUIS ROUSSELET.

JOLI-CŒUR

J'étais allé dîner chez les Robichet, des amis à moi, qui habitent une délicate petite villa au Point-du-Jour. Robichet est marié et vit avec sa belle-mère, avec laquelle il ne fait pas bon ménage, suivant l'usage.

Robichet est un ami d'enfance, un camarade de lycée ; il a une jolie situation dans les huiles. On dîne bien chez lui ; on y fume de bons cigares. Sa femme est aimable, enjouée.

On ne s'ennuie pas chez mon ami Robichet.

Madame Robichet n'a qu'un défaut : elle adore les perroquets ; moi, je les déteste. Elle en possède un que son mari lui a apporté de Marseille ; elle l'a nommé Joli-Cœur, et elle y tient énormément.

Elle en parle sans cesse.

— Il est si intelligent, monsieur, si drôle, et il nous est si attaché ! Il

vous a de ces réparties ! Il faut faire attention à ce que l'on dit ; il comprend tout.

Il ne lui manque que la parole. Que dis-je ? Il parle, le misérable ! Que trop ! On n'entend que lui rabâchant sur un ton de crécelle quelque phrase idiote. Cela m'horripile, mais cela fait pâmer d'aise sa maîtresse.

Ainsi que quelques invités nous attendions l'heure du dîner dans le salon. Madame Robichet, avec sa grâce habituelle, nous versait des apéritifs. Joli-Cœur, pimpant, sur son perchoir, mêlait sa voix de fausset à la conversation.

Il était en verve l'animal !

— Vieille bête ! vieille bête ! criait-il.

A chaque exclamation, mon ami et sa femme se tordaient de rire ; les invités aussi. Je faisais comme les autres pour ne pas avoir l'air d'un imbécile.

Entre deux éclats de rire, la femme de mon ami se pencha vers moi.

— Est-il assez intelligent, me dit-elle. Savez-vous ce qui nous fait rire ?

— Le perroquet.

— Oui, mais pourquoi ?

— Je l'ignore absolument.

— C'est mon mari qui, à chaque instant, pousse cette exclamation en parlant de maman.

— Ah ! c'est exquis ! c'est charmant ! m'écriai-je. Et qu'est-ce qu'elle en dit votre maman ?

— Elle est furieuse !

— Délicieux ! délicieux !

Sur ces mots, la bonne annonça que le dîner était servi, et nous passâmes dans la salle à manger.

Excellent dîner, madame Robichet a une bonne cuisinière. Comme toujours, début un peu froid ; puis les vins généreux aidant, la conversation s'anime, devient générale. Belle-maman seule gardait un visage renfrogné.

Sans doute pour la dérider, Robichet se mit à la plaisanter. Robichet a un faible pour les jeux de mots ; il en commet d'horribles.

Il s'adressa à moi.

— Toi qui fais de l'esprit à tes moments perdus, me dit-il, je parie que tu ne connais pas l'homme le plus heureux.

Je cherchai.

— C'est celui qui possède de la fortune.

— Pas du tout.

— Celui qui jouit d'une bonne santé.

— Non plus.

— Celui qui sait se contenter de peu.

— Va donc, moraliste !

— Je donne ma langue aux chiens.

— L'homme le plus heureux, c'est Adam.

— Pourquoi ? demandèrent les convives.

— Parce qu'il n'avait pas de belle-mère ! répondit mon ami.

Un long éclat de rire accueillit cette boutade.

Du salon, le perroquet poussa son exclamation favorite :

— Vieille bête ! vieille bête !

L'hilarité fut à son comble.

La femme de mon ami riait aux larmes ; elle étouffait.

Quand la gaieté fut un peu calmée, la belle-mère prit la parole :

— Et vous, mon gendre, dit-elle, savez-vous quelle différence il y a entre un miroir et vous ?

— Je le sais, dit Robichet, mais je ne la dirai pas, vous seriez trop contente.

— Je la dirai, moi, reprit la belle-mère : c'est qu'un miroir est poli et que vous, vous ne l'êtes pas.

Nouvelle hilarité.

LES ÉCHOS DE LA GUERRE HISPANO AMÉRICAINE



A chacun suivant ses goûts.